L’ÉCRIN POURPRÉ DU RÉDEMPTEUR

De bonne heure la Symbolique chrétienne consacra les pierres fines de couleur rouge au culte du sang que l’Homme-Dieu répandit pour le salut du Monde et des blessures par lesquelles le sang divin quitta son cœur où il s’était élaboré.

Ainsi se rangèrent dans l’écrin du Fils de Dieu, l’Escarboucle qui est un rubis rouge sombre, le Rubis-balais qui est le rubis royal (du grec *balen*, roi, *balênaios*, royal) et représente la couleur rouge-clair du *serum* du sang humain, le Grenat, l’Hyacinthe, l’Hématite, la Cornaline, le Corail rouge qui représentent, avec l’Escarboucle, la teinte sombre du *coagulum* du sang. Non seulement ces gemmes furent choisies de préférence pour la décoration des reliquaires affectés aux souvenirs de la Passion et pour figurer les blessures sacrées dans le *Signaculum Domini*, mais encore pour en marquer parfois, l’emplacement anatomique sur le corps même du Crucifié. Quand, avec ces pierres rouges, le diamant ou le cristal de roche, son parent pauvre, ou même la topaze dorée sont employés, ce n’est que pour rappeler la nature divine de la Victime sacrifiée et sa souveraineté.

Fig. I. — La blessure du côté de Jésus, marquée par un rubis.
Crucifix du XIIe-XIIIe siècle à M. le chanoine Berjat, de Lyon.

Quelques exemples :

— Un Christ du XIIe siècle ou du XIIIe, propriété de M. le Chanoine Berjat, vice-recteur de Fourvière, à Lyon (1923), porte, à l'emplacement de la blessure du côté, une pierre fine rouge-clair et transparente ; un rubis-balais probablement. Cette belle œuvre d'art médiéval a 35 centimètres de hauteur totale, et le corps du Sauveur, des pieds au sommet de la couronne, mesure 14 centimètres (Fig. I).

— Un inventaire du trésor de l'église cathédrale de Paris, dressé le 23 juillet 1416, contient la mention suivante :

« I croix d'or a VIII grosses esmeraudes et XXI balays, cellui du milieu est plus gros que les autres. Sur le dyademe du Crucefix a IIII gros dyamans et les clous des deux bras et des piez sont III gros dyamans ; en la couronne du chief a VIII petis dyamans, et *la place vuide d'un balay en la mammelle* ; il y a XXII couples de grosses perles sous le dyademe, et en le diademe a III chatons, et en chacun III perles[1]… ». Etc.

Si le notaire qui fit l'inventaire du Trésor métropolitain de Paris précisa sans hésiter qu'en la place vide de la mamelle du Crucifié, manquait un rubis-balais, c'est qu'il savait par témoignage qu'il s'y trouvait précédemment une pierre de cette nature, ou bien que d'autres exemples connus de lui l'en assuraient.

— Dans son livre *Le Rhin*, Victor Hugo, décrivant la cathédrale de Fribourg a écrit ce qui suit :

« …ce que j'ai admiré surtout, c'est, dans une chapelle du fond, un Christ byzantin d'environ cinq pieds de haut, rapporté de Palestine par un évêque de Fribourg. Le Christ et la croix sont en cuivre doré, rehaussés de pierres brillantes. Le Christ, façonné d'un style barbare est vêtu d'une tunique richement ouvragée ; *un gros rubis non taillé figure la plaie du côté*. La statue en pierre de l'évêque, adossée au mur voisin, le contemple avec adoration[2] ».

— Sur le témoignage, qu'on ne saurait contester, du comte Claude de Monti de Rezé, je puis citer en toute assurance ici un autre Christ médiéval trouvé en terre près de Plougasnou (Finistère), qu'il eut en mains, et qui portait, incrusté au milieu de la poitrine, une pierre rouge oblongue, non translucide, hématite ou cornaline, vraisemblablement. Ce Christ était de bronze.

Parmi les pierres fines, l'Escarboucle surtout et le Rubis-balais retinrent l'attention des anciens symbolistes de la plaie du côté de Jésus : ne racontait-on pas de ces précieuses gemmes des choses merveilleuses ! Les vieilles fictions des naturalistes de l'Antiquité disaient que les escarboucles se formaient dans la tête

[1] Cf. *Revue archéologique*, IIe série, t. XXVII (1874), p. 399.
[2] Victor Hugo, *Le Rhin*, éd. Nelson, t. II, p. 147.

des aspics le plus terriblement redoutables, et que, seuls, des enchantements puissants pouvaient permettre de les leur ravir :

« Et sachiez que li aspides porte en sa teste la très luizante et precieuse pierre que on claime escharboucle. Et quand li enchanteres qui les vuet oster la pierre dit ses paroles, et que la fiere beste s'en aperçoit, elle fiche l'une de ses oreilles dedanz terre, et l'autre clost de sa coe, en telle manière que elle devient sourde et ne oit pas les coniuracions que cil dit[1] ».

Et l'on assurait que « par voulenté de nostre Sire Ihus Xrist », la pierre Escarboucle brille dans les ténèbres ; aussi Guillaume de Machault (1282-1370) écrivant à la princesse Agnès de Navarre, lui disait : « Tous cilz qui dans ont veu, vous comparent à l'escharboucles qui esclaircit les obscurs nuis[2] ».

Et si l'on en croit Estienne Binet qui écrivait en 1600, du rubis-balais, aussi, jailliraient des rayons lumineux, « Le rubis posé, jette un feu, cerclé de nuages, suspendu en l'air, il flamboye, de là s'appelle rubis ballays. Baleno en Italie, veut dire éclair[3] ».

Aussi nos « chansons de gestes » et les légendes de nos provinces sont-elles pleines de ces fables merveilleuses. Des chevaliers épiques y ravissent à la pointe de la lance ou de l'épée l'Escarboucle empourprée. Ailleurs, des Escarboucles célestes, encloses au sein de ciboires de cristal illuminent durant la nuit des sanctuaires de rêve et des châteaux de féerie où d'invincibles et formidables guerriers se prosternent le front dans la poussière devant les anges qui portent le Graal.

Nous verrons plus loin qu'au XVe siècle les mystiques de « *L'Estoile Internelle* », pensant vraisemblablement à ce divin Graal, représentèrent la Plaie du côté de Jésus par une masse qui, posée dans un ciboire en dépasse en hauteur le bord, laquelle peut aussi bien être la figure d'une escarboucle, ou d'une quelconque pierre rouge, que d'un caillot de sang.

De la couleur du sang dont se rapprochent réellement celle de l'escarboucle et du rubis, de leur luminosité nocturne, de leur irradiation qui sont pure fiction, procède tout ce que les symbolistes ont imaginé pour glorifier par ces pierres précieuses le « Très précieux et divin Sang de Ihésus-Christ » : N'est-ce pas du choc de la lance et de son Cœur encore plein de sang qu'est jaillie la lumière promise « à tout homme venant en ce monde[4] », promise aux peuples anciens qui, pour parler comme l'Église, « siégeaient alors dans l'ombre et les ténèbres de la mort ». C'est sans doute pour évoquer ce Cœur, source sanglante et foyer lumineux qu'à la fin du XVe siècle, un peintre de l'École des Pays-Bas, dont l'œuvre est à

---

[1] Brunetto Latini, *Li Livres Don tresor*, liv. I, CXXXIX.
[2] Guillaume de Machault (ou Machau), *Le livre don veoir dit*.
[3] Estienne Binet, Merveilles de la nature.
[4] Saint Jean, *Évangile*, I, 9.

Bruxelles, fit jaillir de la blessure du côté de Jésus tout à la fois des rayons et du sang (Fig. II).

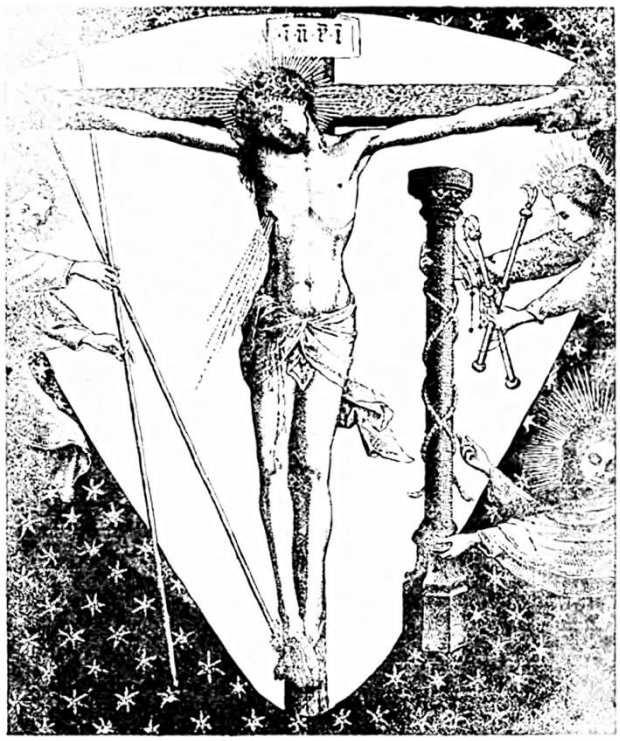

Fig. II. — Peinture de la fin du XVe siècle. École des Pays-Bas.
Les rayons et le sang sortant ensemble du Côté divin.

Et pour symboliser aussi ce sang et cette lumière, dès le XIIe siècle, les héraldistes ont figuré sur les écussons nobiliaires l'Escarboucle par un anneau central, d'où partent huit rayons très stylisés et fleuronnés, dont l'ensemble s'apparente au chiffre patibulaire du mot Xhrist — comme on écrivait alors —, la lettre X posée sur la ✠. Et cette figure fut appelée « le rays d'escarboucle[1] » (Fig. III). Au XIIe siècle, les comtes souverains d'Anjou, les Plantagenets, l'adoptèrent pour leurs armoiries personnelles, et c'est à ce titre qu'on le voit au bouclier de Geoffroy Plantagenets sur le grand émail du Mans. Au portail royal de la cathédrale de Chartres, le grand écu que tiennent les Gémeaux porte de même le « Rays d'Escarboucle », avec la précieuse gemme, taillées à cinq facettes, en son milieu (Fig. IV).

[1] C'est-à-dire le Rayonnement de l'Escarboucle.

Fig. III. — Le Rays d'Escarboucle sur le blason de la famille de Giry.

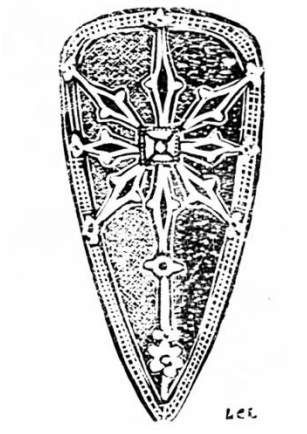

Fig. IV. — L'Escarboucle et son « rays » sur le grand écu les Gémeaux à la cathédrale de Chartres — XIIIe siècle.

Le Rays d'Escarboucle décore aussi le bouclier que Thibaut de Champagne porte sur son grand sceau équestre[1]. Et l'Abbaye de Saint-Victor de Paris portait de même le Rays d'Escarboucle dans ses armes ; c'est de là qu'il est passé récemment dans le blason de Fontenay-sous-Bois, près Paris, dont le territoire dépendit jadis de la célèbre abbaye[2].

Cette faveur accordée par la Symbolique médiévale et christique au Rubis-escarboucle et au Rubis-balais explique pourquoi saint Pierre d'Alcantara parlant de la blessure du côté et du Cœur de Jésus l'appelle « Ce Rubis d'inestimable valeur[3] ».

Parfois, le Rays d'Escarboucle fut transposé à l'Émeraude, à la Topaze, au Saphir, mais, même en ce cas, il garde en langage héraldique son nom de rays d'escarboucle, bien qu'il exprime le rayonnement diurne des pierres susdites et que son milieu soit de leur couleur. On dit alors qu'il est « allumé » de sinople, pour l'Émeraude, d'or pour la Topaze, d'azur pour le Saphir.

C'est ainsi, par exemple, que les ducs de Clèves blasonnaient « de gueules au rays d'escarboucle, d'or allumé de sinople », et les Schomberg, de gueules au rays d'escarboucle allumé d'azur. Et cela prouve à l'héraldiste d'aujourd'hui que cette transposition du Rays aux pierres fines autres que l'Escarboucle et le rubis christiques est une licence postérieure à une règle première.

Elle se justifie du reste, cette licence, par le fait que la Symbolique médiévale consacra au Dieu fait homme toutes les pierres précieuses : Dans son esprit, le Diamant, la Perle, le Cristal de roche blanc, figurèrent sa divinité la pureté de sa vie terrestre et aussi le Vin, qui est son sang eucharistique ; la Topaze, sa souveraineté universelle et sa triomphale résurrection ; toutes les pierres rouges figurèrent son

[1] Archives nationales, Paris.
[2] Cf. P. Le Cour, *L'Arbre sacré*, in *Atlantis*, T. VI (1932), p. 44.
[3] Saint Pierre d'Alcantara, *Traité de l'Oraison et de la Méditation*, trad. Bouix, p. 148.

Sang et, par là-même, évoquent sa Passion douloureuse et sa mort ; le Saphir, la Turquoise, l'Émeraude, l'Olivine, l'Aigue-marine, furent l'emblème de sa royauté et de son action sur le ciel et la terre, le Jais et les pierres sombres symbolisèrent sa descente aux Enfers, etc.

Les pierres de valeur secondaire, l'Hématite, dont le nom vient du mot grec *haima*, sang, l'Hyacinthe, la Cornaline, le Corail, plus souvent employés que rubis et grenats, plus précieux et chers, figurèrent seulement le sang du Rédempteur. À l'hématite, à la cornaline les croyances populaires du Moyen-Âge attribuaient diverses vertus dont la principale était d'arrêter le flux du sang des blessures ; l'évêque de Rennes, Marbode, qui mourut en 1123, nous en a donné l'assurance[1].

Le symbolisme mystique de ces pierres relevait de textes sacrés appliqués par l'Église à Jésus-Christ : « Il était vêtu d'un manteau teint de sang[2] ». « Tes lèvres sont comme un ruban de pourpre[3] ». « Quel est celui qui vient d'Edom, qui vient de Bosra en habits écarlates… Pourquoi tes vêtements sont-ils rouges[4] ?... », etc.

Et quand le corail était tacheté de plaques blanches, intervenait le Cantique de Salomon : « Mon bien-aimé est blanc et rouge[5] ».

Dans la bijouterie ancienne, des perles de cornaline, d'hématite, de jaspe rouge, de corail, façonnées en forme de gouttes et serties en des montures d'or, d'argent ou de bronze, étaient portées en pendentifs, en « pentacols » comme on disait alors, et la piété rattachait ces objets à la symbolique du Sang de Jésus (Fig. V). Des bijoux de ce genre faits en ces derniers siècles non d'une seule, mais de trois gouttes, n'auraient-ils aucun rapport avec le culte des trois gouttes du sang de Jésus-Christ, contenues dans un reliquaire de prix découvert à Mantoue, en avril 1605, et en l'honneur desquelles, en 1608, Vincent IV de Gonzague, duc de Mantoue, institua l'Ordre militaire des Chevaliers du Précieux-Sang (Fig. VI) ?

Fig. V. — « Goutte » de corail rouge en monture d'argent, XVIIe s. — À Mme Gandon du Temple, Loudun (Vienne), 1926.

Fig. VI. — Bijou italien en filigrane d'argent et à trois « gouttes » de corail rouge. Toulon, 1925.

[1] Cf. Marbode, *Le Lapidaire*, XX, de Corneolo.
[2] Saint Jean, *Apocalypse*, XIX, 13.
[3] Salomon, *Le Cantique des Cantiques*, IV, 3.
[4] Isaïe, *Prophétie*, LXIII, 1-2.
[5] *Cantique des cantiques*, V, 10.

À l'exception de l'Escarboucle, l'Héraldique figure d'ordinaire toutes les autres pierres précieuses par de petits losanges, ou rectangles traversés d'au moins quatre lignes, ou par des grains demi-sphériques. Sur le *Signaculum Domini* de l'*Estoile Internelle* les Cinq-Plaies sont ainsi figurées (Fig. VII). Et ces mots qui indiquent que le Sauveur a été blessé pour nos iniquités, accompagnent l'emblème : *Ipse autem vulroratus est propter iniquitates nostrates*.

Fig. VII. — Le *Signaculum Domini* gemmé de L'*Estoile Internelle*. — Fin XVe siècle.

L. CHARBONNEAU-LASSAY.